

## Exécution de Barré et Lebiez

---

Le 7 septembre 1878, on exécutait Barré et Lebiez.

Barré s'était couché de bonne heure et sommeillait à peine. Il s'attendait à son exécution. A minuit, il avait remis au directeur de la Roquette un long mémoire adressé à ses parents, et il avait déclaré à ses gardiens qu'il ne se coucherait pas parce qu'il pressentait qu'il serait exécuté le matin.

Lorsqu'on ouvrit sa cellule, il était à moitié assoupi. Aimé-Thomas Barré, du courage, lui dit le directeur... du courage ! »

Un tressaillement nerveux agita tous ses membres. Il ne répondit rien et se mit à s'habiller d'un air égaré. Quand il eût passé son pantalon, il demanda si on ne pourrait pas lui demander un peu de vin. L'abbé Crozes s'empressa de lui en apporter un verre qu'il avala d'un trait. Les couleurs revinrent à ses pommettes pâles.

« - Maintenant, murmura-t-il, je fumerais bien une cigarette. »

On lui en donna une toute faite. Il l'alluma et se mit à examiner ses papiers, placés dans le tiroir de la table en bois blanc, qui meublait sa cellule. Il les compulsait lentement, en apparence pour y faire un choix ; en réalité, c'était pour gagner du temps.

Au bout d'un instant, cependant, il se décida à remettre au directeur une lettre, puis il donna ce qu'il restait d'argent à l'abbé Crozes.

« - Vous savez pour qui c'est, n'est-ce pas ? » lui dit-il.

Lebiez avait tellement la conviction d'être envoyé à la *Nouvelle*, qu'il avait prié un des gardiens de lui faire de la monnaie de cinq francs, craignant, disait-il, de ne pas pouvoir la changer sur le bateau.

Il avait joué aux cartes jusqu'à deux heures du matin. Puis il avait pris un livre, l'*Histoire des Navigateurs*, et avait lu jusqu'à trois heures.

Il y avait à peine deux heures qu'accablé par la fatigue il s'était endormi.

« - Lebiez... » dit le directeur.

Lebiez ne bougea pas. Il fallut qu'on le secoua pour le tirer du sommeil de plomb dans lequel il était plongé.

- « Ah ! ah ! ah ! » dit-il sur trois tons différents, regardant les assistants. Le directeur prononça la formule usitée. Lebiez sauta en bas du lit, s'habilla rapidement et se mit, lui aussi à ranger ses papiers.

« - Voulez-vous fumer ? Voulez-vous un peu de vin ? » lui demanda-t-on.

« -Non, rien, merci. »

En relevant la tête, il aperçut l'abbé Latour. Il lui fit signe de s'approcher et l'embrassa à plusieurs reprises. A ce moment, Barré passait devant la cellule de Lebiez, fumant machinalement sa cigarette qu'il avait rallumée deux fois pendant son entretien avec l'aumônier.

On le livra à M. Roch pour la toilette. Comme l'exécuteur voulait le ligoter :

- « Oh ! ne me faites pas de mal, dit-il ; je vous promets que je ne me débattrai pas. »

M. Roch l'attacha, en effet, avec beaucoup de précautions. Néanmoins, le contact de la corde le fit tressaillir.

- « Encore du vin ! du vin ! » râla-t-il.

On lui plaça le verre aux lèvres. Il but avidement. Puis :

- « Je voudrai bien encore une cigarette », demanda-t-il.

Mais M. Baron fit un signe. Pendant toutes ces lenteurs de Barré, la toilette de Lebiez avait été faite. On ne voulait pas prolonger l'agonie de ce malheureux, qui ne devait passer que le second et qui attendait.

On se mit en marche.

A ce signal : « Sabre en main ! » la porte de la Roquette s'ouvrit pour laisser passer le condamné.

Barré avait perdu toute son énergie ; chaque pas qu'il faisait vers l'échafaud augmentait sa défaillance. A mi-chemin, il s'affaissa. Si on ne l'avait pas soutenu solidement, il tombait à terre.

On l'enlève. L'abbé Crozes l'embrasse. On le jette sur la bascule. Le couteau s'abat...

La tête tombe régulièrement dans le baquet, mais le corps, par suite sans doute d'un soubresaut suprême, n'est projeté qu'à moitié dans le panier ; les épaules portent sur le montant du panier, et un énorme jet de sang inonde les vêtements de l'aide, qui, suivant l'usage, s'avancait vers le panier pour y jeter la tête. Roch se précipite sur le tronc, le saisit à bras-le-corps et le jette dans le panier. L'aide, qui verse la tête, est souillé de sang, le montant qui touche le panier en ruisselle et la bascule elle-même en est teinte.

Lebiez, qui suivait, aperçu cette scène horrible. Il entendit le choc.

Il eut un éblouissement à son tour ; mais avec une volonté de fer, il se remit en se disant à mi-voix :

- « Allons ! allons ! »

A l'avant- greffe, il s'était livré aux aides et s'était laissé garrotter par eux sans faire entendre la moindre plainte, sans manifester la moindre faiblesse. Et de lui-même il s'était mis à marcher vers la guillotine dont on avait rapidement relevé le glaive.

Arrivé à quelques mètres de l'échafaud, l'abbé Latour lui présenta le crucifix. Le prêtre à son tour l'embrassa.

Les exécuteurs le saisirent :

- « Adieu, messieurs », dit-il d'une voix forte.

Lorsque l'abbé Latour se retira, Lebiez vit la bascule couverte du sang de son ami. Son visage trahit une crispation de dégoût.

Puis, le couteau tomba pour la seconde fois...

Abbé Georges Moreau.

*Le Monde des Prisons,*

Félix Alcan, 1887,

p.140-143